

SAINT-DENIS

Transmettre la mémoire de la guerre

Hier, des élèves de 1^{ère} ES des lycées Bellepierre et Georges-Brassens ainsi que des 3^e du collège Deux-Canons ont assisté à une visioconférence d'Andrée Gros-Duruisseau, résistante et déportée. C'est à l'aide de témoignages et de support vidéo que les professeurs abordent aujourd'hui la seconde guerre mondiale.

Au moment où Andrée Gros-Duruisseau explique que le jeune garçon présent sur la photo, en train de faire une grimace à une croix gammée, est finalement devenu son mari, la résistante et ancienne déportée de Ravensbrück a gagné le cœur de la centaine d'adolescents qui l'écoutaient.

C'est en s'appuyant sur des témoignages et sur des vidéos qu'aujourd'hui, les professeurs d'histoire-géographie abordent la seconde guerre mondiale, pour laquelle ils existent de telles archives. « Je commence par leur passer le film *Nuit et Brouillard*, explique Vincent Mathivet, comme c'est un travail controversé, je le montre comme une œuvre d'art qui aborde la question de la déshumanisation. » L'enseignant du lycée Georges-Brassens s'arrête aussi sur le cas des deux résistants déportés réunionnais: Teddy Piat et Jean Joly.

« C'est mieux de travailler sur des études de cas et des parcours de vie », décrit-il.

Dictatures

« J'utilise beaucoup de vidéos, renchérit Elodie Senecal-Fasquel du lycée Bellepierre. Cela permet de plonger dans le passé. La série *Apocalypse* est très bien pour ce

la ». Dans un souci de préserver ses élèves d'images trop violentes, Renaud Pucheu, professeur cette fois-ci de 3^e s'appuie, quant à lui, sur la bande dessinée. Dans les deux programmes de 1^{ère} et de 3^e, les élèves travaillent sur la déshumanisation dans les camps de concentration. Et, dans ce domaine, la bande dessinée *Maus* d'Art Spiegelman est une référence.

Contredire les discours négationnistes

Ce principe a un autre avantage: celui d'aider les jeunes à bien situer dans le temps les événements. L'enseignement historique au lycée est désormais thématique. Les jeunes traitent un sujet appelé « La guerre au xx^e siècle », mais abordent aussi plus tard, la République et donc un passage sur le régime de Vichy. La temporalité et la contextualisation peuvent alors s'avérer difficiles. Utiliser des archives et assister à des témoignages permet aux jeunes de restituer l'événement. Même si hier, certains jeunes étaient impressionnés en voyant Andrée Gros-Duruisseau à l'écran: « On n'aurait jamais dit qu'elle a 92 ans,



La seconde guerre mondiale est au programme des élèves de 3^e et de terminale. (Photo Emmanuel Grondin)

60 à la rigueur », commentaient certains d'entre eux en attendant le préfet pour que la conférence commence. « Il est aussi intéressant de faire entendre ces rescapés, pour contredire beaucoup de discours négationnistes », insiste Elodie Senecal-Fasquel. « Les multiples thèmes de la seconde guerre mondiale permettent de dresser des ponts transdisciplinaires. Je l'utilise aussi en éducation civique, pour faire comprendre les notions de répétition de l'histoire et des montées des discriminations et du racisme », décrit Elodie Senecal-Fasquel. C'est pour cette raison que Chantal Robert,

professeur d'espagnol avait fait le déplacement hier: dans ses cours, elle aborde les dictatures d'Argentine et du Chili. Pour raconter l'histoire de la seconde guerre mondiale, les enseignants s'aident aussi des différents concours proposés à l'image, comme celui porté par l'Office national des anciens combattants et victime de guerres depuis les années soixante. Les enseignants interrogés reconnaissent tous que c'est un sujet qui passionne les jeunes; un thème qu'ils connaissent bien, notamment grâce au cinéma.

Gabrielle CHARRITAT

Le salut dans la solidarité

Hier, pendant une heure et demie, Andrée Gros-Duruissseau a raconté et répondu aux questions d'une centaine d'élèves sur ses actes de résistance, les interrogatoires musclés qu'elle a subis, sa déportation, et sa longue marche vers la liberté.

C'étaient leurs principales questions: «Comment à quatorze ans, entre-t-on dans la résistance? Comment survit-on au camp de concentration de Ravensbrück, réservé aux femmes?»

Andrée Gros-Duruissseau explique qu'elle n'a pas choisi de rentrer dans la Résistance. Elle a pris part à cette lutte en suivant le modèle familial. Ses parents ont transformé leur ferme en QG de la Résistance en Charente. Son frère a, quant à lui, pris le maquis dans la région. C'est donc logiquement qu'elle passera, elle aussi, au-delà de la ligne de démarcation, en compagnie de tous ceux qui fuyaient le régime nazi: juifs, résistants, anciens prisonniers de guerre...

«Mais je préférerais le faire de jour par un petit chemin que je connaissais. La nuit, j'avais trop peur», se souvient-elle. Sa famille fournit aussi de faux papiers et elle servira d'agent de liaison à René Chabasse, qui a organisé plusieurs zones de parachutage en Charente. La résistante se souvient de l'excitation de participer à cette aventure, dont, malgré tout, les adultes essaient de la protéger, dans ce climat inquiétant de la guerre.

Trahi

Les gens restaient cloîtrés chez eux, paralysés par la peur. Andrée Gros-Duruissseau raconte son histoire en prenant le temps de bien



Andrée Gros-Duruissseau (au centre) a été résistante, déportée. Elle vient témoigner de son histoire.

citer tous ceux qui y ont participé, leur rendant ainsi hommage.

René Chabasse est finalement trahi puis fusillé et la jeune fille arrêtée. Elle arrivera à protéger ses parents et sa famille en menant constamment à ses geôliers, deux Français, dont le traître, qui la battent et l'enferment à la prison d'arrêt d'Angoulême. Elle ne parlera jamais. Elle retrouvera plus tard ses tortionnaires jugés à Bordeaux et a pu leur dire: «Je savais». Proférant ses paroles, elle vous donne l'envie de leur faire la nique avec elle...

Puis, c'est la déportation, Sarrebruck et Ravensbrück. Elle raconte les conditions de vie des détenus,

se rappelle l'horreur d'avoir vu des hommes humiliés, affamés se jeter sur une soupe renversée sur le sol boueux. À Ravensbrück: les femmes battues pour rien, leurs cadavres laissés à l'abandon, les visites médicales humiliantes, les longues heures debout et nue pendant l'appel. La liste des horreurs que peut raconter Andrée Gros-Duruissseau est longue. Et la figure inquiétante du Kapo jamais loin...

Alors comment a-t-elle tenu? Comment a-t-elle conservé sa dignité? «Grâce à la solidarité», répond-t-elle. En quittant Angoulême, elle est accompagnée de deux femmes plus âgées qui

tâcheront de la protéger. Elle les appelle «mes deux mamans». Elle se souvient des fous rires des prisonnières devant certains de leurs accoutrements donnés par les nazis, des moments de plaisir à faire des rimes ensemble pour se moquer des Allemands, des multiples micro-actes de sabotage auxquels les femmes se livraient. Andrée Gros-Duruissseau a été blessée, soignée par des prisonniers de guerre et finira par rentrer à Angoulême, pour découvrir avec soulagement que sa famille a survécu. Ses deux mamans ne sont jamais revenues de Ravensbrück.

Hommage au courage

La vieille dame s'attarde plutôt sur l'hommage à la souffrance des autres ou à leur courage. Quand elle aborde ce qui lui est directement arrivé, on la sent plus fragile, plus sombre...

Elle évite de s'attarder sur les mauvais traitements qu'on lui a infligés. Preuve que 73 ans plus tard, certaines blessures doivent avoir du mal à se refermer...

Andrée Gros-Duruissseau a raconté son histoire dans *Le Cahier*, sorti en 2008 mais écrit depuis 1945. Depuis, malgré les difficultés dans l'immédiat après-guerre, à aborder la question sur la place publique, la résistante n'a cessé de témoigner.

G.CH.